

Construire un corpus à partir d'un texte
choisi par un professeur du binôme

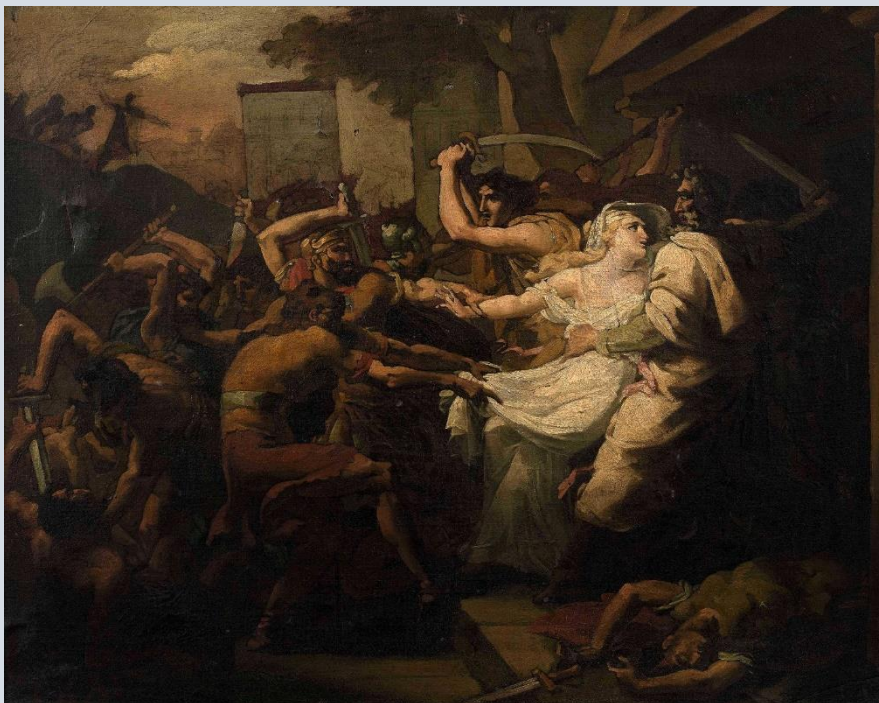
Proposition n° 1

La vérité, une parole séduisante ?

Texte 1 : Eschyle, *Agamemnon*, 1100 à 1135, Cassandre ou la vérité vaine, Ve siècle avant J-C.

Texte 2 : Sophocle, *Philoctète*, 1^{er} épisode, Discours de Néoptolème, 315 à 401, Ve siècle avant J-C.

Texte 3 : Bossuet, *Sermon pour le jour de Pâques*, 1662.



 **Texte étudié n°1 : Eschyle, Agamemnon, Vème siècle av. J.-C., v. 1100-1135**

CASSANDRE :

Ah Dieux ! Que prépare-t-on ? Quel crime nouveau quel forfait horrible, on médite en ce palais ! Attentat, odieux à des sujets fidèles, irréparable. Le secours est éloigné.

LE CHŒUR :

Je ne puis comprendre ces derniers oracles : le reste nous est connu ; ces murs en parlent encore.

CASSANDRE :

Ah malheureuse ! tu l'oses ? après avoir servi ton époux dans le bain. Achèverai-je ? L'instant approche. Les coups se redoublent et se pressent.

LE CHŒUR. :

Je ne t'entends plus ; je ne puis comprendre des oracles enveloppés d'énigmes.

CASSANDRE :

Ciel ! ô ciel ! que vois-je ? Est-ce le filet de l'enfer ? Quel piège. L'assassin, c'est l'épouse elle-même. Furies insatiables du sang de Pélopes, réjouissez-vous sur ce sanglant sacrifice.

LE CHŒUR :

Quelles sont ces Furies, que tu invites à la joie ? Tes paroles m'alarment. Mon sang troublé se retire vers mon cœur, comme si j'étais percé d'un coup mortel, et que mes yeux se fermassent pour jamais au jour. Un malheur prochain nous menace.

CASSANDRE :


Vois, vois. Écarte le taureau de la génisse. Elle le surprend enveloppé dans un vêtement artificieux, elle le frappe, il tombe dans son bain, dans le vase de la ruse et de la mort.

LE CHŒUR. :

Je ne me vante point de savoir expliquer les oracles ; mais j'entrevois ici de grands désastres. Hélas ! quel bonheur les oracles annoncent-ils jamais aux mortels ? L'art antique des devins n'a jamais su nous porter que le trouble et la terreur.

CASSANDRE :

Infortunée ! car je puis mêler ici mes propres malheurs, quel est ton destin déplorable ? Dieux ! où menez-vous la triste Cassandre ? où ? si ce n'est à la mort.

 **Texte étudié n°2 : Sophocle, *Philoctète*, v. 315 à 401, Vème siècle, av. J.-C.**

PHILOCTÈTE. Tels sont, ô mon fils, les maux que m'ont faits les Atrides et Ulysse ; puissent les dieux de l'Olympe leur faire payer à leur tour le prix de mes souffrances !

5 LE CHOEUR. Moi aussi, fils de Poeas, je n'aurai pas pour toi moins de pitié que les étrangers qui t'ont visité avant moi.

NÉOPTOLÈME. Moi-même, je puis rendre témoignage à la vérité de tes plaintes, moi qui éprouvai aussi la méchanceté des Atrides et la violence d'Ulysse.

PHILOCTÈTE. Aurais-tu donc aussi quelque grief et quelque juste ressentiment contre ces infâmes Atrides ?

10 NÉOPTOLÈME. Puissé-je assouvir un jour ma vengeance ! puisse-je apprendre à Mycènes et à Sparte que Scyros produit aussi des hommes vaillants !

PHILOCTÈTE. Bien, mon fils ; mais quelle offense a excité contre eux le ressentiment si terrible que tu apportes ici ?

15 NÉOPTOLÈME. Je te le dirai, fils de Pœas ; mais je puis à peine redire l'outrage que j'ai reçu d'eux, à mon arrivée devant Troie. Car après que la Parque eut tranché les jours d'Achille...

PHILOCTÈTE. Ciel ! ne dis pas un mot de plus, avant que je sache si vraiment le fils de Pelée est mort ?

NÉOPTOLÈME. Il est mort, non de la main d'un mortel, mais de celle d'un dieu ; Phoëbus, dit-on, l'a percé de ses traits.

20 PHILOCTÈTE. Noble fut le vainqueur, noble fut la victime ! Mais je ne sais, mon fils, si je dois d'abord m'informer de tes infortunes, ou pleurer sur les siennes.

NÉOPTOLÈME. Tu as, je crois, assez de tes propres douleurs, infortuné, sans pleurer encore sur celles d'autrui !

PHILOCTÈTE. Il est vrai ; reprends donc de nouveau le récit de l'outrage qu'ils t'ont fait. 343

25 NÉOPTOLÈME. Le divin Ulysse et celui qui avait élevé mon père vinrent me chercher sur un navire peint de diverses couleurs, disant, était-ce vrai ou faux, je l'ignore, que, depuis la mort de mon père, le Destin ne permettait pas à un autre qu'à moi de prendre la citadelle de Troie. Tel était leur langage, ô étranger, et je ne mis pas de longs délais à m'embarquer, surtout pressé du désir de voir mon père, au moins avant qu'il fût enfermé dans la tombe, car je ne l'avais jamais vu :
30 cependant un noble motif m'animait encore, l'espoir de prendre la citadelle de Troie, si je m'y rendais. Dès le second jour de ma traversée, porté par un vent favorable, j'abordai au triste promontoire de Sigée. A peine descendu sur le rivage, toute l'armée m'entoure et me salue, chacun jure qu'il revoit Achille, mais, hélas ! il n'était plus. Et moi, malheureux, après l'avoir pleuré, j'allai bientôt vers les Atrides, que je devais croire mes amis ; je réclamai les armes de mon père et tout
35 son héritage. Mais ils me firent, ah ! grands dieux ! cette odieuse réponse : « Rejeton d'Achille, tout ce qui appartenait à ton père, tu peux le prendre ; mais pour ses armes, un autre les possède déjà, c'est le fils de Laërte. » Je ne pus retenir mes larmes, et soudain me levant, plein de colère et

d'indignation, je m'écriai : « Misérables ! avez-vous osé, sans mon aveu, disposer de mes armes, avant de me consulter ? » Ulysse était présent ; il me répondit : « Oui, jeune homme, ils me les ont données, et justement ; car c'est moi qui les sauvai avec le corps de ton père. » Et moi, transporté de fureur, je l'accablai de toute espèce de malédictions, et ne lui épargnai aucun outrage, s'il me ravissait mes armes. Mais lui, poussé à ce point, et piqué par mes paroles, quoiqu'il sache maîtriser sa colère, repartit : « Tu n'étais pas où nous étions, mais tu étais où tu ne devais pas être, et ces armes que tu réclames d'un ton hautain, jamais tu ne les emporteras à Scyros. » Après avoir subi un si sanglant outrage, dépouillé de ce qui m'appartient par Ulysse, le plus pervers des hommes, je retourne dans ma patrie. Toutefois, j'accuse moins Ulysse que les Atrides. Car une ville, comme une armée entière, dépend de ceux qui la gouvernent ; et ceux des mortels qui font le mal deviennent criminels par les leçons de leurs maîtres. J'ai tout dit : que celui qui hait les Atrides soit l'ami des dieux et le mien !

50 LE CHOEUR. Toi qui te plais sur les montagnes, Terre qui nourris tous les êtres, mère de Jupiter, qui habites les rives du Pactole au sable d'or, là aussi je t'invoquai, ô mère vénérable, quand les Atrides firent au fils d'Achille un sanglant affront, en le dépouillant des armes de son père, honneur suprême donné au fils de Laërte ; ô déesse assise sur un char traîné par des lions qui tuent les taureaux !

55 PHILOCTÈTE. Étrangers, à vos malheurs, je vous reconnais pour mes hôtes, et dans votre récit, si bien d'accord avec mes sentiments, je reconnais les œuvres des Atrides et d'Ulysse. Car, je le sais, sa langue est un instrument de fraude et de scélératesse, dont il ne peut tirer, en définitive, rien que d'injuste. Du reste, aucun de ces faits ne me surprend ; mais je m'étonne que le plus grand des Ajax, en les voyant, les ait supportés.

60 NÉOPTOLÈME. Il ne vivait plus, ô étranger ; car jamais, de son vivant, je n'eusse été dépouillé de mes armes.

PHILOCTÈTE. Qu'as-tu dit ? est-ce que, lui aussi, il est mort ?

NÉOPTOLÈME. Sache qu'il ne voit plus le jour.

 **Texte étudié n°3 : *Sermon pour le jour de Pâques*, Bossuet, 1662.**

La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux. On nous en avertit dès le premier pas ; mais la loi est portée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner en arrière. Marche ! marche ! Un poids invincible, une force irrésistible nous entraîne. Il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans

5 la route. Encore si je pouvais éviter ce précipice affreux ! Non, non, il faut marcher, il faut courir : telle est la rapidité des années. On se console pourtant parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudrait s'arrêter : Marche ! marche ! Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait

10 passé ; fracas effroyable ! inévitable ruine ! On se console, parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir et quelques fruits qu'on perd en les goûtant : enchantement ! illusion ! Toujours entraîné, tu approches du gouffre affreux : déjà tout commence à s'effacer ; les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires : tout se ternit, tout s'efface. L'ombre de la mort se présente ; on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le

15 bord. Encore un pas : déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux s'égarer. Il faut marcher on voudrait retourner en arrière ; plus de moyens : tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé.